

PORTRAIT

Ni con, ni vaincu

Denis Mpunga est metteur en scène d'origine congolaise. Avant d'être un africain exilé et engagé, il veut faire changer les mentalités en montant des belles pièces.

Le soleil frappe de plein fouet les dalles blanches de la cour intérieure de l'abbaye de Neumünster. Les quelques personnes présentes en cet après-midi ensoleillé se sont réfugiées sous les tentes du café et derrière les verres teintés de leurs lunettes de soleil. Denis Mpunga, lui, connaît la lumière aveuglante, la chaleur torride. Sa troupe se déplace de temps en temps en Afrique et lui aussi a émigré en 1970. A Liège, il fait des études de psychologie. "J'étais un de ceux qui étaient censés retourner au pays, imbibé de savoir-faire occidental." Mais dans son exil belge il prend goût au théâtre et à la musique. Depuis il est resté en Europe.

Ce qui à prime abord semble être une de ces carrières à peu près normale d'une personne qui se découvre un engagement et une cause à l'étranger, est un peu plus compliqué que ça. "Jaz", la pièce qu'il a montée au théâtre Varia de Bruxelles et qu'il est venu montrer au Luxembourg sur invitation de la Caritas en est un bon exemple. "Jaz" est le nom d'une femme dans la pièce et en même temps un des nombreux fils rouges qui relient tout à tout dans l'univers de Dennis Mpunga: "J'ai déjà été au Grand-Duché il y a une bonne vingtaine d'années. A l'époque je jouais de la percussion dans un groupe qui s'appellait Gomma Percussions. On a même donné un concert au Melusina."

Mais la carrière musicale de Denis Mpunga n'a pas duré pour longtemps, d'autant plus que ces années là il se fascinait déjà pour la scène. Auto-didacte, comédien et puis metteur en scène, il mène une carrière parallèle en participant à des représentations pour jeune public et adultes. Ce n'est qu'à partir de 1990 qu'il commence vraiment à se mettre exclusivement à la mise en scène et qu'il délaisse la musique pour de bon. En 2004, il monte une pièce très remarquée d'un jeune auteur togolais vivant en France, Kaghni Alem, intitulée "Atterrissage". La pièce revient sur un incident tragique qui impliquait deux adolescents morts d'étouffement et de froid dans le train d'atterrissage d'un avion de la Sabena, en provenance d'Afrique. Cette catastrophe aurait été passée sous silence, si on n'avait pas trouvé une lettre sur leurs dépouilles, expliquant la motivation des deux à risquer leur vie: Ils voulaient profiter d'une vraie éducation. Leur gloire posthume sera de figurer aujourd'hui sur des prospectus détaillant le but numéro 2 du millénaire: l'éducation pour tous. Le fait que la pièce est fictionnelle, non par une idée de l'auteur, mais faute d'enquête réelle sur les circonstances, a beaucoup impressionné Denis Mpunga. "Alem a imaginé comment les deux enfants ont imaginé leur voyage.



Toucher l'individu, plutôt que les masses. Selon Denis Mpunga, tel devrait être le motif du théâtre contemporain.
(photo: Norry Schneider)

Et nous avons ramené ce rêve en Afrique par une petite tournée remarquée là-bas. Sur-tout que la pièce est belle et pas larmoyante pour un sou." explique-t-il. Selon Mpunga, les jeunes auteurs africains - pour lesquels il se fascine de plus en plus - sont en train de changer la donne: "Ils mettent en valeur un rapport à l'humain essentiellement. Et non pas à la race, comme ça avait encore été le cas pour la génération d'avant avec Ahmadou Kourouma par exemple. Ils ne perdent pas de vue les problèmes du conti-

nent, mais se contentent d'un point de vue africain sans tomber dans une sorte de racisme à l'envers. Ce qui plus est, qu'ils ont arrêté de respecter la langue française dans tous ses académismes. Alem ou encore Koffi Kwahlué, l'auteur de Jaz, la maltraitent, la triturent jusqu'à ce qu'elle exprime ce qu'ils ressentent".

Ce qui a pu être vérifié par ceux qui ont assistés à la représentation. Dans les paroles, comme dans la représentation d'ailleurs la musicalité passe avant tout. Les thèmes reviennent et mutent en même

temps et en toute liberté comme dans une pièce de jazz. D'ailleurs, comme Denis Mpunga aime le rappeler, l'auteur de la pièce Koffi Kwahulé s'est inspiré d'un morceau concret: Love Supreme de John Coltrane. "En écrivant la pièce, il ne faisait que réécouter ce morceau. Et c'est vrai que pendant les répétitions, nous avons cru entendre les résonances de tel ou tel solo de saxophone en lisant tout simplement les paroles à voix haute" , explique-t-il. Pourtant qualifier Jaz de pièce produite par une écriture automatique serait faux. Selon lui, il conviendrait plutôt de parler de langue multilinéaire. "La forme et le contenu entretiennent des rapports très larges. En montant la pièce nous n'avons pas essayé de comprendre à tout prix chaque détail du texte. Nous n'avions pas d'idées a priori, nous nous sommes laissés aller à chaque fois à l'évidence du texte." En somme, la meilleure façon de rendre hommage au travail de l'auteur.

Et c'est aussi là que réside la nouveauté dans le travail de Denis Mpunga. Car texte et représentation multilinéaire, ça ne rime pas avec le théâtre engagé d'un Brecht par exemple. Mais de l'autre côté, la Caritas n'inviterait pas quelqu'un qui fait de l'art pout l'art seulement. Explication: " Nous n'avons pas de message bien précis à donner aux gens. Il n'y a pas d'idée politique ou d'idéologie derrière. Non pas que nous ne voulions pas faire avancer les choses, mais nous préférons y aller par un autre chemin." C'est plutôt un engagement cathartique pour certains des spectateurs - ceux qui sont touchés par la pièce - qui importe à Denis Mpunga que de convaincre à tout go. "Nous voulons soulever un débat, controversé s'il le faut. Mais ce n'est pas une chose obligatoire. On peut être touché par beaucoup de choses dans cette pièce. Et elles sont toutes différentes selon la personnalité de celui qui la voit."

Denis Mpunga sait de quoi il parle: lui aussi a débuté avec du vrai théâtre engagé. Il est passé par le jeune théâtre populaire de l'époque: "Le théâtre purement engagé est totalement inefficace de nos jours, c'est inefficace. Il ne sert à rien de jouer devant un parterre de convaincus", constate-t-il.

Le parterre du Centre Culturel de Rencontres de l'Abbaye de Neumünster ne risquait en tout cas pas d'être composé de marxistes de pure souche, le ministre de la défense et du développement Jean-Louis Schiltz en personne ayant assisté à la pièce et au débat qui la suivait. Pour Denis Mpunga, jouer ici reste tout de même exceptionnel: "Quand nous jouerons au Burundi, nous n'aurons pas besoin de cet encadrement. Nous débatterons notre scène sur les places de marché et puis nous nous mettrons à jouer pour ceux et celles qui sont intéressées."

La grande place de l'abbaye, elle, reste toujours blanche et silencieuse quelques personnes passent, de temps en temps, en toute vitesse pour ne pas attraper un coup de soleil. Denis Mpunga a fini sa Lef-fe brune. Ce soir encore il ne convaincra personne. Mais peut-être que certains jetteront un autre regard sur le continent africain.

Luc Caregari



Carole Karemara et Julie Chemin dans Jaz.

(photo: Patrick Faber)